

## Récits de voyage

*Marie Graf*

### Voyage vers l'Afrique

C'était l'hiver 1995, je monte dans l'avion pour un vol long courrier. Abidjan, l'Afrique noire.

Comme simple touriste, je connais des pays lointains !

Mais cette fois, je pars pour laisser des traces de mon passage, et puis, ce départ est lié à un voyage intérieur.

Des « fais attention ! », des « qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? », font partie du bagage...

Du hublot de l'avion, je découvre le sol jonché de pailloles couleur sable.

Les portes de la carlingue basculent.

Accueillie par une moiteur chaude, collante, qui m'habille aussitôt, la vivacité des sensations déchaîne une douce indolence.

Aveuglée par l'éclat de lumière incandescente, j'ai de la peine à fouiller l'horizon. Cette clarté avec du soleil partout explose les couleurs.

Des parfums inconnus où flottent des relents de végétation humide, de poissons séchés, d'iode, de caniveaux, embaument l'air jusqu'à en devenir étouffant.

L'arôme d'un pays avec ses effluves qui me resteront pour toujours.

Si l'Afrique vient à me manquer, ma mémoire se rappelle...

Arrivée à l'aérogare, l'attente. Les bagages approchent par petit convois, les valises suintent au compte-gouttes. Elles défilent cahotantes sur le tapis rouillé, mouvant et hoquetant par moment.

Plusieurs vols arrivent. Une nuée humaine s'engloutit dans le petit espace et nous attendons. L'air devient rare.

Pas de chariot, mais un bagagiste « combien, combien », pour quelques francs CFA, il nous aidera à sortir. Contrôle des visas et du contenu des valises brassées par des mains curieuses et impatientes de trouver un petit quelque chose à déclarer.

Je chamboule mon horloge temps : comme un fauviste, je peins ma patience d'une couleur intense. Autrement il ne me resterait qu'à repartir !

Je monte dans un taxi, le prix verrouillé, parce que tout se discute avant.

Voiture fatiguée, plusieurs immatriculations bariolent son coffre.

Étourdie par le bruit des klaxons, je découvre les paysages avec des populations animées qui témoignent que la vie ici se passe bien dehors.

**Le départ1/2**

Les petits vendeurs se fauillent tenant des remontants enfermés dans des sachets plastique.

Au bord des trottoirs, des femmes en boubous colorés coiffées de gros nœuds ressemblent à des papillons chatoyants. Assises sur des banquettes, je pense qu'elles sont à même le sol. Elles s'affairent à confectionner des plats pour quelques sous. D'autres sommeillent à moitié couchées sur un banc bringuebalant. Leurs corps voluptueux débordent. Ce moment de sieste est délicieux. Une horde d'enfants tournoient et crient autour d'elles. La fatigue, la chaleur, les rendent insensibles au vacarme qui semble plutôt les bercer.

Au loin, des musiques où les cris structurés livrent un message. Les tam-tams annoncent un événement, Abidjan m'engouffre dans sa vie.

Le temps ralentit, tout va prendre du temps.

Le soir arrive, le coucher du soleil éteint le ciel, les quelques nuages s'allongent vers l'horizon. Le crépuscule ne dure que quelques instants. Tout devient sombre et ajoute un peu de mystère. Les ombres se fauillent. On sent que l'on se frôle.

Finalement, je dois repartir...

Au décollage, alors qu'on roule à grande vitesse, le réacteur s'enflamme, on devrait s'arrêter... mais l'avion trop lourd, nous entraîne dans sa course folle.

Je regarde autour de moi, les visages sont blêmes. Les corps en position verticale, sont coagulés sur les sièges.

Le commandant, d'une voix faible, nous avertit que le décollage est imminent. L'oiseau mal assuré, nous entraîne, et prend son envol infernal.

Une montée hésitante, vacillant sur une aile, puis sur l'autre. Une montée qui durera une éternité. Je tenais les mains que je pouvais attraper. Celles de gauches, et lorsqu'elles ne me rassuraient plus, celles de droite.

Le silence était entrecoupé de prières.

Pour pouvoir se poser, l'avion devait s'alléger en lâchant du fuel, c'était la dernière chance. On a tourné, tourné dans ce ciel pour devenir aérien.

A chaque instant, j'attends l'explosion.

Les familles sont averties et on ne nous attend plus pour rentrer.

Je vais mourir... non j'ai failli.

***Le départ2/2***

## La gare routière

Beaucoup de temps à la gare pour choisir son véhicule peut devenir le secret d'une bonne arrivée. S'il semble spacieux, une rangée de sièges peut être rajoutée avant le signal du départ.

Le taxi-brousse, à pois orangés de rouille, est zébré de macarons soudés pour masquer ses années.

Ses sièges déginglées sont troués et laissent apparaître une mousse jaunâtre qui s'effrite lors des frottements.

Le pare-brise inexistant ou brisé sera remplacé par la vigilance du conducteur.

Des bagages déposés à l'arrière en guise de roue de secours nous obligeront à avoir le dos bien cambré.

Notre chargement, à nous, consiste dans nos projets négociés et scellés avec un franc CFA si léger, que les dessous du boubou de Boubakar sont juponnés.

L'heure du départ est fixée, et pourtant les distances ici se mesurent en heures. Trois cent kilomètres peuvent s'allonger et nous occuper une journée.

Les autochtones fourmillent entre les sacs et les plastiques ficelés. Ils parlementent le prix du voyage jusqu'à retarder le départ.

Si quelqu'un s'impatiente, le chauffeur s'étonne et signale que lorsque le véhicule sera plein, ce sera le départ.

On s'entasse à huit ou neuf, épaule contre épaule, les genoux séparés par des cabas qui nous empêchent de remuer.

L'attente du départ dans ce véhicule surchauffé en accentuera la promiscuité.

Les portières sont verrouillées de fil de fer. Les derniers achats se négocient par la fenêtre.

Les femmes virevoltent chargées de boissons, de crêpes, de bananes, de mouchoirs pour agrémenter le chemin.

L'homme ne pose pas de question. Il s'installe et sombre dans une sorte de léthargie, les paupières mi-closes, le regard absent. Durant plusieurs heures, il ne mange pas, il ne boit pas, il n'urine pas, à peine s'il réagira aux rayons impitoyables du soleil ou à une mouche importune qui assiege son nez.

La femme gigotera, grignotera et fera faire des haltes régulières. Et si elle décide de sortir du véhicule, tous débarquent avec elle.

Poussière, chaleur, sueur, nous recouvrent d'une carapace ocre. Elles s'infiltrant dans chaque pore et les yeux rétrécissent, gonflés.

Routes défoncées, bosselées, avec des ornières qui vous balancent et vous secouent.

***La gare routière 1/2***

Dans un tintamarre de ferraille, on fonce à grande vitesse dans une masse opaque. Si la route est encombrée, le conducteur se fraie une deuxième piste pour éclipser la file d'attente.

Brusque silence, le moteur s'arrête, c'est la panne.

Il se penche sous son volant pour resserrer la pédale de l'accélérateur que l'on retrouve dans sa main.

Lentement, il s'extirpe de son taxi arrimé d'un tournevis, de quelques clés, sans oublier le fil de fer salvateur.

Par magie, trois heures plus tard, après avoir démonté et remonté tous les recoins de son moteur, le bruit du vrombissement signale enfin le départ.

Pour rattraper le retard, il file à vive allure, un peu trop vite pour ce tacot fatigué...

Brusquement le toit s'envole, la surprise est générale et les heures au bord de la route sont interminables.

Finalement, le voyage se poursuit et l'homme au volant tient notre destin.

« C'est encore loin ? Encore un peu... ».

Arrivée dans le bourg, les ruelles de sable se ressemblent, les maisons se côtoient, serrées l'une contre l'autre. On demande notre chemin... on nous dit « c'est un peu derrière, tu vois ? ».

On descend mais on redemande sa route !